

MAC

VAL

Retrouvez le détail des expositions et de la programmation sur www.macval.fr

Suivez-nous sur Facebook, Instagram, Twitter et Vimeo

Place de la Libération
—Vitry-sur-Seine (94)

T 01 43 91 64 20

contact@macval.fr
www.macval.fr

Horaires d'ouverture

Du mardi au vendredi de 10 h à 18 h. Samedi, dimanche et jours fériés de 12 h à 19 h. Fermeture des caisses 30 minutes avant. Fermeture les 1^{er} janvier et 25 décembre.

Ci-dessous, une sélection de notices écrites par l'artiste « après-coup », une fois l'œuvre produite et présentée au public, comme une part de l'expérience de celle-ci. Elle revient sur les étapes de conception, précise les caractéristiques techniques et physiques, la forme prise par leurs présentations successives, leur inscription dans une série, leur filiation et enfin la formulation des intentions.

Nb Les notices rédigées par Élisabeth Ballet ne sont pas les cartels commentés des œuvres présentées dans l'exposition. Ici coupées dans un souci d'adaptation au confort de la lecture déambulatoire, elles sont reproduites dans leur intégralité dans le catalogue de l'exposition.

Pour poursuivre la visite, retrouvez des œuvres d'Élisabeth Ballet dans l'exposition de la collection « Sans réserve » et sur son site internet : www.elisabethballet.net

BCHN, 1998–2017

BCHN, seule œuvre produite pour l'exposition. Elle actualise, pour le MAC VAL, l'œuvre exposée au Musée d'Art moderne de la Ville de Paris en 1997.

« Mon exposition à l'ARC est le prolongement d'un travail intitulé *ZIP* installé en Autriche. Son renouvellement n'est pas dû au changement de lieu. Cet ensemble inclut un dispositif vidéo et sonore. À Linz, deux corridors élevés sur un plancher en bois longeaient une succession de baies vitrées ouvertes sur la ville. Leur conception dans la pièce s'appuyait sur les qualités de l'espace (bruits de la ville et vétusté de la salle), tandis qu'au musée d'Art moderne de la Ville de Paris, l'espace, bordé de murs épais et baigné de lumière zénithale, est isolé de tout contexte urbain. À Paris, l'interpénétration des espaces du musée avec ceux, autonomes, de la sculpture, rétablit les notions d'extérieur et d'intérieur. (...)

Impossible d'appréhender *BCHN* d'un seul coup d'œil. Tous ses éléments s'organisent autour du plan au sol de couloirs qui se

brisent en angle droit. Leurs trajets déterminent des espaces nouveaux, ils se conforment aux lieux sans intention de les cacher ni de les oublier ; au contraire, les travées latérales non recouvertes de plastique côtoient la présence concrète des murs qui s'élèvent à 30 cm de distance, ils guident nos pas dans le tunnel. Chaque embranchement compose un tableau géométrique abstrait noir, blanc et rouge, parfaitement cadré. Spécialement au début de l'exposition. (...) La moquette rouge engage le visiteur à pénétrer dans le passage. De la salle, il ne voit que le mur sur sa gauche ; enfermé dans la profondeur du tunnel, il ajuste lentement son pas à sa pensée. (...) La sculpture est un obstacle que l'on ne peut franchir, elle dessine un territoire formel circonscrit et alimenté par mes observations dans la rue. (...) »

Bande à part (série « Vie privée »), 2000–2002
Collection Frac Basse-Normandie

« (...) Manufacturée dans un atelier new-yorkais en tubes d'aluminium

épais, la sculpture qui s'intitulait alors *Mouth* butait contre le mur d'une galerie ; je l'ai plus tard augmentée d'une construction en parpaings gris de faible hauteur qui la désolidarisait de l'architecture, elle a changé de nom. Je ne voulais plus l'assujettir à une cimaise de soutien, il fallait que l'on constate ce qu'est un mur, ce qu'il cache : des vides, d'autres murs. (...) Au Carré d'art, les parpaings sont blancs, les dalles en marbre du musée sur lesquelles la pièce est placée ont été retournées et relogées dans la menuiserie métallique originelle, de sorte qu'apparaît leur revers en acier zingué. La tonalité argentée de la barrière en aluminium reflète ce qui l'entoure, elle mêle ses reflets avec ceux du sol. La consistance poudreuse des parpaings les dissout dans la blancheur du mur. L'enclos fait barrière au franchissement d'une portion de la salle sans l'obstruer. Les rangs de parpaing empilés dessinent un entrelacs, ils engendrent, en se croisant, une nouvelle composition d'espaces internes à la sculpture, indépendante de l'architecture du musée. »

Leica (série « C'est beau dehors »), 2004
Collection Fonds national d'art contemporain, ministère de la culture et de la communication

« La sculpture *Leica* a été construite pour mon exposition intitulée "C'est beau dehors" à la galerie cent8, à Paris, en 2004. (...) Il s'agissait de concevoir une œuvre permanente en réponse à l'escalier [de la Swiss Cottage

Library, bâtiment dessiné par l'architecte Sir Basil Spence en 1962-1964,] aujourd'hui fermé au public pour cause de réaménagement complet du site. Je voyais l'escalier comme un objet indépendant, qui n'avait plus d'utilité au sens pratique ; il était néanmoins nécessaire car il révélait l'existence d'un sous-sol. Dans tous les bâtiments publics, des panneaux signalant les sorties de secours sont fixés au-dessus des portes pour inciter les usagers à fuir par ces voies en cas de danger imminent. J'avais choisi d'actionner ce motif enfermé dans un cylindre en verre pour réactiver l'escalier. (...)

La sculpture ne nous renvoie pas seulement à l'architecture : le sol sur lequel nous marchons évoque le long corridor à l'intérieur duquel nous pourrions marcher s'il était accessible. Il ne s'agit pas d'une boîte, mais d'un capot posé sur le sol. On peut s'y projeter intimement. Le pictogramme associé à la forme dynamique inspirée de l'appareil photo légendaire reflète l'environnement extérieur en même temps que notre propre image. La clôture totale de la pièce et sa transparence contrastent avec l'espace mat et concret du réel.

La sculpture est un obstacle que l'on ne peut franchir. C'est un objet mental résistant à l'espace politique, celui de l'extérieur dont elle renvoie un écho lointain. Cette sculpture est le résultat le plus sensible de toute une série de pièces mettant en lien l'espace physique réel avec l'espace abstrait et plus mental présent dans mon travail depuis le début. »

Vous me direz, 2014

Vous me direz est une installation sonore née d'une commande des élus et des habitants de l'ancienne Communauté de communes d'Eyrieux-aux-Serres et du Parc naturel régional des Monts d'Ardèche – Fondation de France dans le cadre de l'action Nouveaux commanditaires. Elle est présentée de manière permanente à l'intérieur et à l'extérieur immédiat de l'ancien arrêt de la gare d'Issantouans situé en face de l'usine de moulinage Le Moulinon à Saint-Sauveur-de-Montagut en Ardèche.

« Le son des machines au travail a été enregistré dans différents sites de production en parallèle aux multiples entretiens menés avec les anciens ouvriers durant deux ans. (...) L'œuvre consiste à rendre justice au travail qui s'est accompli dans ces murs, à le décrire, le rendre visible dans notre présent. Nous avons oublié cette activité, jusqu'aux noms des gens. Le son des machines et celui des voix s'entremêlent afin de restituer l'atmosphère sonore qui emplissait l'usine, son organisation humaine et technique ; les machines au travail résonnent à nouveau face à l'usine dans le paysage. »

Wool & Water (série « Vie privée »), 2002
Collection Fonds municipal d'art contemporain de la ville de Paris

Wool & Water, l'escalier constitué de pièces dépareillées de carton mises en caisse, et *La Tristesse des clous* (2002) [présentée dans l'exposition des œuvres de la collection du MAC VAL « Sans

réserve »] sont deux sculptures "domestiques", dissociées des bâtiments dont elles devraient être solidaires. Cette dissociation et l'isolement qu'elle autorise sont nécessaires à l'idée que je me fais de la sculpture : on peut tourner autour. Le carton évoque d'emblée l'idée d'emballage, de déplacement, de précarité. L'escalier semble en attente d'être emporté. Les boîtes distillent un temps très particulier, qui amortit tout mouvement. L'intérieur appelle la façade, avec urgence. Malgré leur fragilité matérielle, ces objets sont durs. Leur contemplation prolongée ne trahit aucune transparence mais accentue leur silence intérieur. »

Schlüterstrasse, neige (série « Vie privée »)

L'objectif de la caméra est dirigé sur la fenêtre close, rideaux désespérément tirés de l'homme que j'attends. Il neige beaucoup, la façade de l'immeuble disparaît presque derrière les flocons qui font écran entre moi, mon voisin d'en face et le spectateur qui regarde le film. Insensiblement la neige tombe plus lentement, et s'arrête ; simultanément, la façade que la chute de neige voilait disparaît, nette, au premier plan. Ma caméra était réglée en mode automatique, elle a fait le point sur la neige ; lorsque la neige s'est arrêtée de tomber, le point s'est fixé sur l'arbre et sur la façade de l'immeuble. Cette vidéo très courte aborde l'image du temps qui passe. La lumière et le climat, variables à toutes les heures du jour, donnent une couleur provisoire

aux choses et aux événements. Je m'intéresse fondamentalement au temps que l'on met à traverser un espace, au montage d'une sculpture vers une autre et au temps que l'on s'accorde à voir.

Schlüterstrasse, Berlin matin et après-midi (série « Vie privée »), 2000

« L'image montre la façade d'une résidence berlinoise, côté cour ; elle est recouverte d'un enduit orange assez lumineux. Entre la vitre de ma fenêtre et la façade qui me fait face s'élève le tronc dépouillé d'un marronnier, il n'y a pas de vent, pas d'oiseaux, pas de bruit ; l'action se situe au milieu de l'hiver.

Un homme habite en face, au deuxième, un étage au-dessus du mien. Toute la journée, exclusivement le dimanche et les jours fériés, il apparaît nu, et disparaît

régulièrement derrière sa fenêtre ; de temps à autre, il sort de mon champ visuel, en prenant son temps, doucement, et s'assied sur ce qui doit être son lit. L'homme a une relation muette avec moi : il se tient debout, comme sur le devant d'une scène de théâtre, rideaux fermés-rideaux à demi clos-rideaux largement ouverts. Je travaille au premier étage de cet immeuble qui est vide de tout autre occupant le week-end, je suis seule avec lui, j'attends, et je le filme. Il est venu à moi et, forcément, une histoire a commencé... au Centre national de la photographie, "Entrée dans la cour" (2000), puis à l'exposition "Vie privée" au Carré d'art. Cet homme dans sa nudité me renvoie à l'intérieur de mon appartement, à moi-même en miroir. »

[Vidéo présentée dans l'exposition des œuvres des œuvres de la collection du MAC VAL « Sans réserve »]

Tout En Un Plus Trois

Exposition d'Élisabeth Ballet

Commissariat : Frank Lamy assisté de Julien Blanpied
Mise en lumière : Serge Damon

Français



